

SOUVENIRS DE L'OCCUPATION.

J'écris ces lignes pour que vos petits enfants gardent en mémoire le souvenir du courage de leur grande tante et de son souci tenace de lutter contre la misère et la faim qui tenaillaient les villes.

J'ai déjà écrit ce que furent nos vies pendant les derniers mois de l'année 44. Dès que les allemands quittèrent la ville de Bourg, au début de septembre, les maquis sortent des bois et envahissent la cité. C'est alors que le maire nous a donné l'ordre de recevoir une bande de maquisards. Ce maquis fut divisé en trois sections: deux prenaient possession des deux lycées, la troisième était pour nous. Donc une quarantaine d'hommes, de 25 à 35 ans environ, envahirent notre maison. Ils se conduisirent tout de suite en sauvages, éventrant les édredons, les matelas, cassant les lavabos, les chaises, etc... Les bancs des réfectoires ont résisté ainsi que les tables. Nous n'osions rien dire, mais petit-à-petit, Mlle Renardat ou moi parlions à un homme isolé. Nous leur demandions seulement si leurs mères ou leurs épouses habitaient des maisons sales, en désordre, aux meubles déglingués... Ils passaient vite, sans répondre. Mais ce qui nous a le plus émue, ce fut leur gaspillage alimentaire. Mlle Renardat me dit un jour: «Je veux aller au réfectoire leur dire notre honte de voir des hommes se conduire ainsi». J'essayais de l'en dissuader, mais ce fut en vain, si bien qu'un jour elle entra dans leur réfectoire et je l'accompagnais. Je l'entendrais toujours parler d'une voix claire et ferme. «Messieurs, je suis fille de paysan et comme telle j'ose vous affronter. Mon père, mes parents et tout mon village ont travaillé dur pendant ces quatre années pour envoyer des vivres aux villes, Oyonnax, Nantua, Lyon dont les habitants souffrent tant de la faim. Or que voyons nous ici? Des kilos de viande traînant dehors et servant de pâture aux mouches, des sacs de lentilles éventrés se vidant de leur contenu qui se mêle au sable de la cour, une moitié de pain de gruyère que la pluie a réduit en bouillie... Ce gâchis écoeurant est une honte, qui indigné tous ceux qui en sont témoins.»

Les hommes stupéfaits, ahuris l'ont écoutée sans dire un mot... Nous avons salué en quittant la pièce. Evidemment, plus aucun aliment n'a traîné dehors...

Et voici l'épilogue: Le maire nous pria de faire l'estimation des dégâts. Nous l'avons établie avec l'économiste et Mlle Renardat. Quand Mlle Renardat porte la note au maire et déplore toutes ces dégradations inutiles, le maire rétorque: «Votre maquis fut le meilleur des trois, car les deux autres lycées sont saccagés.»

Je pense que les deux lycées n'avaient pas chez eux une Mlle Renardat pour ouvrir les yeux et peut-être les consciences des maquisards.

DUPLICATA DE MON ARTICLE A SOLANGE

Je viens enfin à vous, comme je vous l'ai promis. Mais hélas trop tardivement. Ma vie de centenaire tantôt m'enlève toutes mes forces, tantôt me garde un optimisme presque juvénile.

C'est un jour d'optimisme que j'ai promis de vous répondre. Or, j'ai eu un jour de grande fatigue qui a effrayé Mlle Chambon et moi-même. J'étais incapable d'écrire. Puis ce fut la foire de Dijon où pendant 15 jours, les visites familiales se succédaient, stoppant mes activités personnelles. Me voilà libre. Je vais donc essayer de répondre à vos questions.

La guerre ne nous a pas surpris, mais pour moi qui avais vécu la 1ère guerre mondiale, où l'union Sacrée des partis politiques assurait la paix intérieure, j'ai souffert profondément de la division des français dès le début du conflit. Je me suis alors déterminée à ne pas laisser s'introduire ces oppositions dans ce milieu de jeunes.

En 1940, quand la ligne de démarcation a retenu à Bourg un flot de français qui ne pouvaient réintégrer leurs demeures de l'Est et du Nord de la France, j'ai inscrit de très nombreux élèves: l'effectif des classes avait presque doublé. Ces nouvelles s'intégraient rapidement à notre régime scolaire: elles eurent carnets de notes hebdomadaires, bulletins mensuels, ... billets d'honneur!! Mais surtout elles participaient à la réunion générale du samedi: elles étaient donc des élèves à part entière. Mais quelles étaient les tendances politiques des parents? Je l'ai ignoré très volontairement. C'est pourquoi je ne prononçais jamais le nom de Pétain: je parlais de la France et des français. Après ma première réunion générale, celle de la rentrée, une nouvelle élève de seconde écrivait à ses parents : «La directrice s'en est bien tirée dans son discours, pas un mot de politique... mais beaucoup d'encouragements pour nos études.» J'en conclusais que la discrétion était nécessaire.

Le Général Delestraint devait approuver ma conduite, car il venait me voir souvent de 1940 à 1941. Nous parlions des études de Bibiane, de la psychologie des élèves. Mais nous n'abordions jamais la question politique Pétain-Laval, qui bien sûr, nous crucifiait! Bibiane, très vivante, très discuteuse avec ses compagnes n'abordait jamais les problèmes de la «chose politique».

Jeanne Brevet dont vous me parlez, était élève dans notre section primaire qui subsistait encore sous la direction de Mlle Renardot? Que Jeanne aimait beaucoup. Les élèves du primaire et du secondaire avaient peu de rapports entre elles. Elles se connaissaient par la réunion générale du samedi, les récréations collectives, la messe du jeudi. Elles se connaissaient bien, mais pas au point d'échanger des idées générales.

En 1941, nous étions au début des oppositions des français qui peu à peu devinrent cruciales quand s'organisèrent sous nos yeux la milice, et la Résistance française. Après 41, je voyais moins le général. Je savais ses déplacements dont il ne parlait pas. Bibiane de même. Quand il fût arrêté, en juin 43, Bibiane vint me le dire immédiatement en me priant de me taire. Elle partait avec sa mère à Paris, voir leur prisonnier à Fresne, pour 15 jours, et n'annoncerait son arrestation qu'à leur retour. Question de prudence. Je prenais alors les papiers, que je cachais. Cette arrestation du Général m'a navrée. Je connaissais sa circonspection, il a fallu le suivre après bien des trahisons, des délations. Je craignais que la moitié de la France fut vendue par l'autre moitié: les allemands payaient bien. Dans le même temps, Jeanne perdit sa grand-mère, la mère de Joseph Darnand. J'allai un soir, selon l'usage, donner de l'eau bénite à la défunte. Sa villa était proche de notre maison. Les précautions excessives avec lesquelles on m'ouvrit la porte m'indiquaient les dangers que l'on redoutait. J. Darnand était seul près de la

morte. Nous avons prié ensemble. Oui!, et échangé quelques mots. Sa peine me semblait profonde. Il me raccompagna jusqu'à la chambre. Etait-il possible que cet homme accablé fut le chef d'une milice sanguinaire et en cause commune avec les allemands. Au temps de ce décès, Jeanne terminait ses études. Les élèves continuaient de travailler dans une relative tranquillité, car les alertes devenaient plus fréquentes, et les bombardiers lourdement chargés, faisaient de terribles dégâts, à Lyon surtout. Notre ville a toujours été épargnée; les élèves avaient peur parfois mais sans affolement, ce que je redoutais par-dessus tout. L'alerte qui dura près de trois heures et maintint les enfants au jardin fut une rude épreuve pour elles-mêmes, et leurs estomacs. Mais les enfants n'en étaient pas traumatisés, et leur appétit s'en trouvait décuplé. (Je n'avais pas osé pendant cette longue attente mettre les enfants au réfectoire: tout le monde pensait qu'une seconde vague d'avions allait surgir). Non.

Jamais, avec les élèves, professeurs et moi-même, ne faisait allusion aux crimes qui se multipliaient autour de nous, et les élèves ne nous en rapportaient aucun. De 43 à 44, une certaine gravité régnait dans la maison, dans son silence. Quelques parents appréciaient beaucoup ce calme où vivaient leurs enfants. Et chose curieuse, les externes revenaient très vite après le repas de midi. Tous ces crimes, toutes ces tortures que nous apprenions de bouche à oreille, mettaient tout le monde en état d'insécurité... Le silence paralysait. J'ai vécu les artifices dont on s'entourait dans la vie quotidienne pour se préserver d'attaques, de carnages imprévus.

Jeanne Brevet se maria dans notre paroisse au mois de juin 1944. Son oncle, Joseph Darmand conduisait la mariée, car elle avait perdu son père. Mon devoir me conduisait à cette messe. Quand j'arrivai à l'église, j'entre. Trois hommes puissamment armés me cernent! Abassourdie, comme pour me protéger, je fais un grand signe de croix, et je me désigne: la directrice du Sacré Coeur. Immédiatement on me laisse entrer. Mais je ne pus prier, considérant tous ces militaires bardés de mitraillettes, entourant la famille. La haute stature de Darmand se tenait près de la mariée. Le 6 juin, jour du débarquement en Normandie, s'engageait une bataille des plus meurtrière qui s'étendit à la France entière, sous forme d'affrontements horribles entre milice, allemands et Résistance française. Nous apprenions ces massacres plusieurs jours après les forfaits.

Un matin, la radio annonça la fermeture de toutes les écoles. Les trains n'assuraient plus leurs services. Prévoyant cette fermeture, avec leur peu d'essence, les papas s'étaient alliés pour véhiculer leurs filles. Cela se fit si rapidement que je n'ai pas eu le temps de préparer cette sortie. En quelques heures la maison entra dans le silence.

Une de nos anciennes m'écrivait un jour: «J'aime à revivre dans mes souvenirs l'atmosphère des années pendant lesquelles notre pensionnat était un havre de paix.» Ce havre de paix, je l'ai voulu, je l'ai entretenu malgré les restrictions de toute sortes qui nous étaient imposées. Mon coeur remercie l'élève qui me l'a écrit.

Année 1994. Les événements actuels entretiennent dans ma mémoire les souvenirs du Général Delestraint et de Joseph Darmand. Ces deux hommes aimaient la France.

Le Général est mort en déportation ignoblement tué par la Gestapo en 44. Darmand a été fusillé par la résistance française en novembre 45. Il est mort chrétiennement, et en gardant la conviction que nous devons collaborer avec l'Allemagne... Dans ma prière, je demande à tous deux de nous aider à construire une Europe amie telle que peut la réaliser l'union de la France et de l'Allemagne.

LE PENSIONNAT PENDANT LA GUERRE

Le 28 août 1939 pendant la guerre, j'étais en famille à Mont Saint Vincent. Tous, en fin de déjeuner, autour de la table, nous écoutions le petit poste de T.S.F. Il donnait des nouvelles inquiétantes sur les transactions entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne. On parlait de «mobilisation». Mon beau-frère me dit alors «Vous devriez rentrer aujourd'hui à Bourg, car si la mobilisation est décrétée, les civils ne pourront plus circuler». Je quittai vite la table, fit rapidement ma valise, et après avoir embrassé tout le monde, je montai dans le car de 14 heures pour Mâcon. Nous arrivons sans encombre à Mâcon à 16 heures. Je prends mon billet pour Bourg, l'employé me dit: «Ne sortez pas de la gare, pour l'instant des convois militaires circulent sans interruption; nous ne savons pas quand pourra se former le train pour Bourg.» J'ai attendu ainsi jusqu'à 21 heures passées.

Le trajet Macon-Bourg fut rapide. Je descendis à Bourg à 22 heures dans une gare à peine éclairée. Aucune lumière sur la place, ni à l'hôtel Terminus. J'étais stupéfaite. Personne ne m'attendait, puisque je croyais arriver en plein jour. C'est à pas prudents, presque à tâtons que j'arrivai au Pensionnat. Mais si tard allait-on m'ouvrir?. J'ai sonné plus d'un quart d'heure... quand enfin la voix de Suzanne Genin demanda: «Qui est-ce?»

C'est ainsi que je fis mes premiers pas dans la guerre qui allait se déclarer. Le 2 septembre, décret de mobilisation générale; le 3, la France déclare la guerre à l'Allemagne.

Pas d'affrontements militaires, je prépare la rentrée des classes dans nos nouveaux locaux. Quelques familles d'Alsace s'installent à Bourg; j'inscris donc des élèves venant de l'Est

Avant la rentrée, nous subissons une «alerte» dans la nuit. Le son de la sirène est sinistre. De ma fenêtre, je vois les gens courir en direction de Seillon. Nous ne bougeons pas, et je remarque qu'il y a environ 20 minutes de silence entre l'appel de la sirène et le ronronnement lointain des avions bombardiers.

Je continue à organiser la rentrée/ rentrée tranquille. Le travail sera le meilleur moyen de lutter contre l'obsession de cette guerre... Des alertes nocturnes nous rappellent sans cesse la réalité. Les pensionnaires préparent chaque soir leur robe de chambre qu'elles revêtiront sur leur chemise de nuit. On descend en ordre à la cave chauffée par la chaudière du chauffage central. Tout le personnel, tous les professeurs (munis de leurs lampes électriques) sont là. On n'a pas peur, on joue, on chante...la durée des alertes est très variable... et lorsque sonne la fin, on retrouve son lit avec bonheur.

Cette «drôle de guerre» a tout de même un caractère angoissant

Les vacances de Pâques se passent normalement. Je vais quelques jours à Vosne. Or l'état major de Dijon s'est installé dans le château de Vosne et mon beau-frère est réquisitionné pour loger deux officiers. Or le jour de Pâques, toute la famille se rend aux Vêpres et je reste à la maison pour garder Colette. Arrive un des deux officiers pour saluer la famille. J'explique son absence. Nous causons; c'est alors qu'il m'explique l'organisation de la ligne Maginot et la sécurité qu'elle représente pour nos armées!... Son exposé est passionnant et lui-même est passionné par son sujet. La famille revient de l'office alors que nous n'avons pas vu passer le temps.

Je rentre à Bourg, pleine d'optimisme, et transmets aux professeurs et un peu aux élèves ce que j'ai appris!...

Vacances de Pentecôte: 12 mai. Et brusque attaque allemande en Belgique et sur la Meuse. La guerre sanglante commence. La ligne Maginot neutralisée, les bombardements intensifs, le repli des civils du Nord et de Belgique créent un certain affolement dans les populations

Néanmoins, les classes reprennent, pour un mois seulement. L'avance allemande oblige l'état à donner l'ordre de licencier les établissements scolaires. J'essaie de garder les élèves de première et de terminale à cause de leurs examens. Le proviseur du lycée m'en dissuade. Les parents emmènent les pensionnaires. En quelques jours la maison est dépeuplée. Je reste avec le personnel domestique et un professeur de la Savoie qui n'a pas osé sortir. Que faire? La grande majorité de la cité a pris la fuite, les directrices et directeurs des écoles aussi! Perplexe, je téléphone à l'évêque pour qu'il me donne une ligne de conduite. Je reçois des conseils très nets: Il faut garder la maison, il faut garder le personnel scolaire et domestique qui le désire, il faut renvoyer toute personne mineure. Cet ordre me rend mon sang froid. Mlle Revel conduit en son centre Martine, enfant de l'assistance publique qui a 16 ans... mais le soir même, le directeur du centre me renvoyait Martine, me suppliant de la garder parce qu'il était débordé par l'arrivée de tant d'enfants. Il me dégageait de toute responsabilité: Martine revint, jubilante. La maison entra dans le silence. Le général Nodet, monsieur Duby et sa famille restaient nos seuls voisins. La gare fut bombardée, un obus creva une canalisation d'eau: quelques personnes vinrent chercher l'eau du jardin. Ce furent nos seuls contacts pendant que les allemands envahissaient la France. Et Pétain prenait le pouvoir... La signature de l'armistice, le 22 juin, permet aux français de rentrer chez eux. L'armistice entraîna la création de la ligne de démarcation: la France est coupée en deux: Bourg est une des dernières villes libres en montant vers le Nord. Notre cité est surpeuplée par les français qui ne peuvent franchir cette ligne sans passeports et ceux-ci sont délivrés au compte-gouttes.

Quatre infirmières rentrant du midi où elles ont fui avec les services sanitaires, me demandent l'hospitalité en attendant de franchir cette ligne. (L'infirmière major est apparentée à une de nos pensionnaires). Les quatre femmes s'installent dans un dortoir et partagent notre vie... Puis nous arrive une élève de première, Anne-Marie Résillot qui veut faire des révisions dans notre vie calme. Que je suis heureuse de revoir une élève! Ses compagnes suivront son exemple et petit à petit, les deux grandes classes se reforment. Elles vivent libres, mais leurs révisions sont sérieuses. Anne-Marie fait connaissance avec les infirmières; comme moi, elle est surprise que celles-ci, en conversation ne savent que rappeler les heures joyeuses qu'elles ont passées dans le midi; elles s'en amusent encore. Je dis alors à l'infirmière major que dans le Nord et en Alsace, on commence à nous révéler les morts. La presse est très discrète mais de terribles nouvelles filtrent quand-même. L'infirmière éclate en sanglots: «J'ai quatre frères et cousins au front dont je suis sans nouvelles. Notre vie insouciant et gaie nous faisait tout oublier...». Après quinze jours d'essais infructueux pour obtenir des passeports, les infirmières trouvèrent un camion de ravitaillement qui voulait bien leur faire passer la ligne.

C'est dans ces jours là, ou tant d'inquiétude se manifestait que l'Evêque me proposa un professeur de philo: un chanoine de l'Alsace ayant fui lui aussi et qui désirait, pour le moment rester dans le diocèse. J'acceptai de bon coeur, car l'abbé Giguët, professeur à Saint et chez nous, serait heureux d'être déchargé du Sacré-Coeur.

La rentrée se préparait, je recevais de nombreux parents, «prisonniers» à Bourg, qui me priaient d'inscrire leurs enfants, en attendant de franchir la ligne! Les écoliers, à l'hôtel ou en garni, avaient grand besoin d'être occupés et disciplinés. L'effectif des classes devint pléthorique... J'ai même inscrit des enfants juifs; la règle de nos maisons nous faisait l'obligation de n'accepter que les enfants ayant leur acte de baptême: or la «ligne» ne permettait pas d'obtenir ce certificat. Je ne parlais donc pas de ce papier aux parents déjà trop soucieux.

Les tractations de Pétain avec Hitler m'irritaient, sa politique me déplaisait car elle semblait pleine d'artifices et de mensonges... et malgré les directives du préfet qui nous faisaient un devoir d'exalter la gestion du maréchal, qui avait fit don de sa personne à la France!!! Je pris la résolution de ne jamais prononcer le mot de Pétain: je disais la «France», les «français»... Je ne pensais pas que les élèves remarqueraient ce choix de vocabulaire, et cependant, une pensionnaire de «passage», comme on disait, a écrit à ses parents: «dans son discours de rentrée, la directrice s'en est bien tirée, des paroles bienveillantes pour les enfants et les parents: nulle allusion à la politique désastreuse...». Ceci confirma ma détermination d'ignorer Pétain devant mes écolières.

L'opinion sur la politique de Pétain allait diviser profondément la France. Les officiels multipliaient les gestes d'exaltation du Maréchal. A tous les établissements scolaires, le préfet avait fait envoyer des affiches représentant Pétain en grande tenue, que nous devions mettre dans les classes. J'en fis donc placer une dans la salle de jeux... en courant les élèves y firent beaucoup d'accrocs, ce qui me permit de l'enlever assez vite. Puis nous fûmes tenus d'édifier un mât pour y hisser le drapeau français et saluer ce drapeau à chaque rentrée scolaire. Je fis planter ce mât près de l'entrée de la chapelle. Mais il fallait faire l'inauguration!... Le préfet nous prêtait, pour cette cérémonie, la musique militaire. Je demandais au chanoine(qui partageait mes idées) un discours, ne voulant pas d'autre orateur. Son allocution fut un hommage à la famille française. Quant à moi, en quelques mots, je déclarais que la proximité des trois couleurs et de la chapelle indiquait notre devoir de prier pour la paix. Un petit garçon et une petite fille de la classe enfantine s'approchèrent et baissèrent le drapeau qui fut hissé instantanément en haut du mât. La musique joua la Marseillaise: la cérémonie était terminée... Nous étions la première école de Bourg à revenir à cet antique usage.

Je n'allais pas en vacances à Noël: Mlle Revel et moi gardions la maison. Noël nous apporta du verglas: notre chanoine, en traversant son jardin se cassa la jambe. Il supplia de ne pas l'envoyer à l'hôpital. Je l'installai donc dans une de nos chambres. A la rentrée, la chambre, garnie de bancs pouvait recevoir les philos; ainsi pas d'interruption dans les cours. Mlle Revel surveillait ce cercle d'étude. L'Evêque, même, rendit visite à l'accidenté. Au bout d'un mois, tout rentra dans l'ordre; Cette situation insolite avait amusé les philos et leur travail n'en avait pas souffert.

Autre souci du temps, les pannes d'électricité. Sans prévenir, tout à coup, tout s'éteignait. Les études du soir en pâtissaient beaucoup: je n'aimais guère placer des bougies sur le bureau des élèves. Par prudence, j'achetai au couvent toutes les lampes à pétrole inutilisées. J'en acquis ainsi une dizaine, certaines fort jolies et les élèves les ont appréciées.

Et voici que je reçus le directeur de l'usine à gaz qui jouxtait notre propriété. Il me demandait de placer des poteaux électriques dans le pré et le jardin, afin de munir la gare d'une ligne de secours. J'acceptai, et bien sûr, moyennant cela, notre maison fut éclairée gratuitement. Toute la maison fut ravie. Dois-je dire l'incident que provoqua un tel avantage? Une directrice d'école, irritée, vint me demander pourquoi et comment j'avais pu obtenir une telle faveur. La guerre m'obligeait à peu parler. Je baragouinais des mots qui n'apaisèrent pas la jalousie furieuse de la directrice. Elle m'obligea à recevoir le soir, en étude un groupe de ses élèves; en hiver, ce déplacement d'enfants avait beaucoup d'inconvénients; il cessa donc, mais la directrice garda sa rancune.

Les élèves travaillaient dans une ambiance paisible. J'avais assez peu de visites des parents, toutefois, je recevais fréquemment le Général Delestraint, et nous causions en bon accord de tout, sauf du gouvernement. Bibiane, en seconde, était disciplinée, bonne camarade et discrète.

Vous me demandez s'il y a eu des conflits entre grandes élèves... Un seul: Sabine, fille d'un colonel, résidant par nécessité à l'hôtel Terminus, suivait nos cours. Jacqueline, dans la même classe, retrouvait en 40 une amie de coeur. Le père de Jacqueline était grand propriétaire terrien. Les deux familles se connaissaient de longue date. Mais les alliances de Vichy avec l'Allemagne ne pouvaient qu'être odieuses à l'officier tandis que le terrien était conquis par le retour à la terre du Maréchal. Les deux adolescentes s'affrontèrent en classe devant leurs compagnes silencieuses... Mais cela ne dura pas. Sabine suivait les cours en amateur tandis que Jacqueline s'enfonçait dans ses études. Je suppose que les parents cessèrent de se voir.

Je remarquais que toutes les externes revenaient bien vite chez nous après le déjeuner chez leurs parents: Je dû mettre une surveillante dans la cours bien avant le retour de promenade des pensionnaires.

L'année scolaire 40-41 s'acheva dans le calme. Le chanoine nous quittait, rappelé par son Evêque alsacien. Il pu franchir la ligne avec un passeport et des papiers en règles . Je le regrettais: lui aussi nous quittait avec émotion: «cette année est l'une des plus heureuses de mon existence», nous disait-il. Il me fallait trouver un nouveau professeur de philosophie. Après bien des démarches infructueuses, j'engageais Mlle Chometon, d'une famille sérieuse de Charolle. Cette rentrée, octobre 41 nous enleva bien des enfants de l'Est qui trouvaient leur domicile. Bibiane Delestraint restait à Bourg ainsi que la famille Senut.

Mlle Chometon me parut bien excessive dans ses idées. La guerre ne l'occupait pas, elle pensait fanatiquement à l'évangélisation de l'Afrique Noire. Elle vivait de cette obsession. Mais comment préparait-elle ses cours? Je n'arrivais pas à la saisir. Je n'avais aucune plainte des élèves ou des parents. Tout le monde semblait se concentrer chez soi.

Le meurtre des deux frères cadets de Valentine n'avait causé aucun trouble, le journal local ne l'avait même pas mentionné. Les deux adolescents, 14 et 15 ans, profitant de la liberté que leur donnait la mort de leur mère avaient fui le collège, s'étaient enrôlés dans la milice qui s'organisait. Sur des vélos moteurs flambant neufs, ils allaient sans cesse de la ville à leur maison de campagne, à 20 km où ils furent abattus. Qui les a tués si vite? La résistance qui groupait ses forces dans les bois, ou de simples voleurs? Les vélos avaient disparu. Valentine ne voyait plus ses ex-compagnes de son école. Elle se réfugia dans une famille du Nord où elle se maria. Pour moi, je restais bouleversée devant ce crime: Je redoutais qu'il ne fut le début de rivalités sanglantes... par la formation de milices en face de l'organisation de la Résistance, deux forces opposées, irréductibles.

Nous avions comme élève Bibiane Delestraint, mais aussi Jeanne Brevet, nièce de Joseph Darmand, qui venait de se proclamer chef de la milice. Quand Jeanne perdit sa grand-mère, Mme Darmand, je dus faire une visite près de la défunte, c'était l'usage! J'allai donc un soir sonner à la villa proche de chez nous. On vint mais la porte s'ouvrait légèrement, et dans le noir, une voix dit: «Qui est-ce?» «La directrice du Sacré Coeur». La porte un peu plus sur ses gonds, tout juste pour laisser passer une seule personne. J'entrai, bénis la morte, pria avec son fils, puis je fis un brin de condoléances à Joseph Dormand. Conversation toute simple, toute triste. Je quittai un homme plein de coeur qui pleurait sa mère. Mais la porte fut verrouillée après ma sortie, contre un adversaire qu'on désirait détruire.

En cette fin d'année 1942, j'eus la honte et le chagrin de voir échouer au bac toute le classe de philosophie. Je criai ma détresse à la supérieure de l'école Chevreul. Elle me prêta pour les vacances une de ses jeunes profs, Mlle Adam. Celle-ci arriva, heureuse de passer ses deux moi de vacances dans un grand jardin... En outre, elle avait aussi très bon appétit... et Lyon était vouée aux restrictions. J'eus donc un très bon professeur qui, par sa présence quotidienne pu travailler avec les élèves. L'espoir d'une réparation était parmi, mais à la rentrée prochaine? Chose incroyable, un prof du lycée de garçons vint me proposer un juif,

prof à la Sorbonne, contraint à quitter Paris avec sa vieille mère . En principe, j'acceptai, pouvant les loger à la ville. Depuis 1940, le gouvernement de Vichy, imitant Hitler avait promulgué un statut des juifs, qui les évinçait de tout poste français. Et ce prof du lycée travaillait activement à procurer du travail à ces victimes du décret de 1940. Mais au cours du mois d'août, une ordonnance chassait les juifs des villes, et de Bourg en particulier. Pétain devait arriver dans notre cité... De nouveau, je ne voyais pas de prof de philo pour la rentrée. C'est alors que Mlle Adam me proposa une de ses ex-compagnes qui enseignait dans un collège d'Etat, et qui venait de prendre sa liberté pour préparer son agrégation. Mais elle désirait néanmoins trouver quelques cours. C'est ainsi que le 8 septembre, j'engageais Mlle Chambon, lui demandant de s'engager pour l'année scolaire. Elle me donna sa parole.

Visite de Pétain le 5 octobre (je crois). Par ordre du préfet, les chefs d'établissement devaient mobiliser leurs élèves : ceux-ci formeraient un cordon d'honneur le long des trottoirs bordant le chemin où le Maréchal marcherait à pied, pour aller de la préfecture au monument aux morts . Peu d'élèves répondirent à mon appel. Aucune fille des grandes classes!!! J'eus peur pendant ce court déplacement du Maréchal, car à l'évidence, on le protégeait aussi d'un attentat. Qui aurait pris le risque de tuer aussi des enfants? Mais on pouvait tout de même le redouter. Puis le Maréchal invitait dans les salons de la préfecture tous les chefs, y compris l'enseignement privé. Des cartes d'entrée furent distribuées. Par inadvertance, mon collègue m'oublia dans cette distribution... Seule de ma corporation à ne pouvoir présenter mes respects au chef d'état, je remerciais le ciel de ce malencontreux «oubli».

La rentrée d'octobre 1942 se fit sans incident, mais quelques jours après, la ligne de démarcation était supprimée, et les allemands envahissaient toute la France. Ce jour là, par haut parleur, le maire demandait du calme et du silence. A la sortie de classe, je doublai la surveillance du rang des externes, en recommandant de marcher bien en rang, et tranquillement. Jamais ce rang ne fut si parfait, me dit au retour la surveillante. Ce grand changement eu de terribles répercussions: La Résistance devint plus agressive, les bombardements plus intenses, les alertes plus fréquentes. Les alertes nocturnes m'angoissaient. Je ne me couchais pas en les attendant les nuits claires ou de pleine lune. Mais alors, j'étais incapable de faire un quelconque travail, lire, préparer des cours ou corriger des devoirs. Mlle Picot qui voyait mon bureau éclairé, laissait son dortoir endormi pour me tenir compagnie. Marie parlait peu... alors nous prîmes l'habitude de réciter tout bas notre chapelet... c'est ainsi que j'ai appris à aimer cette prière. Quand les premières notes de la sirène sifflaient, reposée, avec courage, je montais dans les dortoirs où les élèves se préparaient à descendre dans la cave.

Pendant cet hiver, je veillais aussi pour attendre le professeur de philo qui arrivait de Lyon le mercredi soir. Je savais l'ardeur des élèves à travailler avec ce professeur compétent, et l'irrégularité des trains me donnait toujours la crainte d'une absence. Mlle Chambon arrivait selon le retard du convoi à 10 heures ou 11 heures du soir, souvent gelée. Elle se réchauffait donc près de mon poêle de faïence en buvant le breuvage fumant. Et nous causions... farouchement contre le régime de Vichy, elle m'apportait des nouvelles de la Résistance à Lyon et dans toute la France, et c'est là qu'est née cette sympathie au sens étymologique du mot, qui dure encore.

En mars 1943, Mlle Chambon reçut de l'académie une délégation ministérielle pour un poste important dans le midi. Elle refusa net, m'ayant donné sa parole d'enseigner chez nous toute l'année scolaire. Ses collègues vinrent la supplier d'accepter cette offre du ministre de l'enseignement public, qui lui ouvrait une carrière imminente. J'eus quelques heures d'inquiétudes tant on lui donnait des arguments sérieux en faveur de ce nouvel avenir. Non, elle fut fidèle à sa parole, et je l'en estimai encore davantage.

En octobre 1942 le proviseur du lycée m'avait proposé un professeur d'allemand, un de ses jeunes surveillants qui cherchait un travail rémunérateur. J'acceptai monsieur Bourgeois d'autant mieux que je pouvais ainsi permettre plus de temps libre à Mlle Richol, dont la santé était chancelante. (Je me doutais bien que monsieur Bourgeois cachait une autre identité, mais nos élèves n'ont jamais cherché plus loin que ce qui était imposé.) J'étais tranquille, son autorité et son enseignement incontestables.

Le 20 juin, Bibiane Delestraint vint m'avertir que son père était enfermé à la prison de Fresne. Elle me pria de n'en parler à personne. On l'annoncerait officiellement dans quinze jours, prudence!! Mme Delestraint et Bibiane partaient à Paris pour quinze jours sous un faux prétexte. J'étais navrée, le général avait une patience de sioux... nous le savions. Il fallait que le système d'espionnage et de trahison fonctionne à merveille, d'autre part, les tortures arrachent parfois bien des renseignements. Jean Moulin fut arrêté peu après le général. Il y avait aussi les imprudences! Les grands écoliers, après la classe, se promenaient longuement en ville et s'exposaient ainsi aux rafles qu'opéraient les allemands. C'est ainsi que fut arrêté le frère d'une de nos pensionnaires, avec six de ses copains. Expédiés en Allemagne, le chef de train ralentit en pleine campagne excessivement l'allure du convoi: les six gars sautèrent du train, dans des broussailles. Un seul se cassa une jambe. Ils revinrent à Bourg. La pensionnaire reçut une carte portant seulement «sauvé, maman», ce qui signifiait que la fille devait avertir sa mère. J'ai fait lire la carte à l'écolière et la gardai, car malgré son âge, elle était assez tête en l'air pour publier à tout venant le retour de son frère: d'ailleurs, quatre de ces jeunes ont été repris(trahison). Je suppliais les mamans de garder leurs fils à la maison après la classe. «On ne peut pas les attacher» disaient-elles navrées. Et on n'ignorait l'horreur des déportations.

Je reviens à Bibiane. En partant si émue, les allemands, dès 5 heures du matin avaient fouillé leur appartement sans rien trouver, oubli de me donner les «papiers» de son père. Je les trouvai dans son bureau de classe et les cachai, d'abord au grenier, au fond de la malle où nous rangions soigneusement nos déguisements pour nos séances théâtrales, puis en 44, quand la situation devint plus dangereuse, je les enterrai, sous le petit bois.

Les alertes devinrent de plus en plus fréquentes et pendant la journée. Mme Maillard avait renforcé l'étagage de la cave. L'architecte trouva cela insuffisant: on essaya des tranchées dans le pré... mais à 50 cm de profondeur, l'eau surgit. Alors architectes et docteurs nous conseillèrent, en cas de bombardements, de faire coucher les enfants sur le ventre dans les allées du jardin, afin qu'elles enfouissent leur visage dans les bordures des oseille, épinards, fraisiers, etc... A chaque alerte, les écolières s'asseyaient par terre, en surveillant les collines du Jura, à l'Est. On voyait lointainement les avions arriver, comme ils continuaient leur course au Sud et que parfois nous entendions l'échos des bombardements. Les enfants restaient calmes. Avaient-elles peur? il ne semblait pas. Pourtant à la chapelle, leurs prières pour les affamés et les mourants avaient un accent particulier. La prière du soir se terminait par ce verset: «Nous vous supplions Seigneur de visiter cette demeure, que vos saints anges y habitent...». Un dernier signe de croix, et les petites élèves du 1er rang s'enfonçaient vite vers la sortie, suivies du troupeau. Or, un soir, distraite, j'oubliai de réciter «Nous vous supplions Seigneur...» après le dernier signe de croix. Toute la gentille écolière restai à genoux. Surprise, je regardai le professeur près de moi. « Vous oubliez, nous vous supplions,» me glissa-t-elle tout bas. «Dites avec moi» annonçais-je, et l'accent avec lequel fut repris la prière m'indiqua que les petites et les grandes criaient leur confiance à Dieu, et leur besoin d'être protégées.

L'année scolaire 43-44 s'annonçait douloureuse: allemands contre maquis français, maquis contre milice, dans une ambiance de tueries et de dénonciations, de perquisitions, détruisaient toute la sécurité civile. Nous apprenions aussi les violences que subissait Lyon, les dégâts et les morts, conséquences des bombardements. Bourg, moins éprouvée participait néanmoins à ce martyre quotidien. Je maintenais chez nous l'esprit de travail pour obtenir le

calme nécessaire à cette jeunesse. Les classes d'examen s'absorbaient dans leurs études. Des élèves de Saint-Pierre, les philo, s'étaient joints à nos filles, leur professeur étant déporté. Mais les troisièmes et quatrièmes ruaiant parfois car il n'y avait plus de beaux loisirs: plus de cinéma, de théâtre, de concerts, plus de longues promenades en forêt, etc... Je gardais strictement les habitudes scolaires: carnets hebdomadaires, bulletins mensuels, réunion générale du samedi, toute chose animant l'émulation. La voix de la sirène, le retentissement des fusillades dans la rue parlaient raison et prudence à tous les esprits agités.

En mars, je reçus, surprise, la visite d'un père d'élèves. Ordinairement, la maman seule venait me voir, et ses enfants travaillaient bien. Après une brève conversation d'ouverture, il me dit soudain «je suis un milicien, non pour défendre le Maréchal, moins encore pour m'opposer à la Résistance française, mais pour lutter contre la progression du communisme. Leurs adeptes profitent de notre misère pour investir toute l'administration française, ils ont déjà l'enseignement primaire. Leurs deux maquis sont puissants, dès que les allemands libèrent une ville, une contrée, immédiatement, ils s'emparent de la mairie, de la poste, de la justice. Ils supprimeront rapidement tout civil influent opposé à leur action. Moscou est là. Leur but est tout différent de celui de la Résistance française. Cet exposé, d'une voix assurée me confondit. Je le retins! Dans ce même temps, un décret des allemands, soutenu par Vichy, appelait les français à aller en Allemagne pour le Travail Obligatoire. Les familles étaient affolées et les jeunes se cachaient. Les alliés commençaient aussi à bombarder nos villes pour débusquer les ennemis et les disperser. Le tissu de vie civile se déchirait. A la rentrée de Pâques, mon visiteur et sa famille (dont j'ai oublié le nom) quittaient notre cité sans bruit.

Fin mai, monsieur Bourgeois, notre prof d'allemand cessait ses cours sans m'avertir. Jeanne Brevet se mariait. L'office religieux avait lieu à la paroisse. J'accomplissais mon devoir en me rendant à la messe de mariage. J'entre à l'église, je suis cernée par trois hommes armés. L'apparition du diable ne m'aurait pas ébranlée davantage. Aussi en déclinant mon identité, je fis un grand signe de croix... On me laissa entrer. Je ne pus prier, rivée à la présence de ce corps d'armée qui protégeait la famille. Je distinguais la haute stature de J. Darmand, près de la mairie.

Je ne recevais plus de visites. Seule Monique Senut entrait chez moi en revenant de son jardin. Monique, après son bac avait suivi des cours d'agriculture, et fidèle absolue au programme de Vichy, s'appliquait au «retour à la terre». Elle avait loué un petit jardin, le cultivait sérieusement, et rentrait chez elle le soir, sa pioche sur l'épaule. Parfois, elle déposait cette pioche à la porte de mon bureau, et entrait. Monique voulait me convaincre, en réveillant ma conscience, que mon devoir m'obligeait à former nos jeunes selon l'idéologie de Vichy. Elle était si absorbée par l'idée de me convertir, qu'il m'était impossible de raisonner dans un dialogue. A notre dernière rencontre, elle me quittait dans la tristesse, qui était presque un accablement. Je ne comprenais pas, et moi aussi, je restais chagrine. La catastrophe était si près d'elle, car son père, chef des miliciens circulait en ville armé jusqu'aux dents, un fusil mitrailleur sur le capot de sa voiture.

Le 6 juin, la presse annonçait le débarquement des alliés en Normandie, mais pas de commentaires précis. Nous avons donc ignoré le carnage de cette lutte inhumaine qui coûta la vie à autant de civils que de militaires. Les allemands de l'intérieur, peu à peu quittaient notre sol, au prix d'atrocités que nous n'avons connues que tardivement. Mais les bombardements se multipliaient... le dernier, pour nous, nous laissa un souvenir horrible. La sirène rugit à 11 heures du matin. Les classes prenaient possession du jardin et faisaient un exercice préalable de protection dans les allées, sur le ventre, la tête enfouie dans les plantes ou dans l'herbe. Puis tout le monde se redressa et s'assit par terre en attendant les avions qui n'arrivaient pas. Après une heure d'attente, tout le petit peuple prêtait l'oreille, quand le vrombissement ébranla l'air et les avions surgirent sur les lignes de crête. Ils étaient nombreux et lourdement chargés. Leur

trajet semblait nous éviter, comme souvent, quand brusquement ils prirent notre direction. Les enfants aplatis au sol entendaient sans bouger, nous, debouts contre les troncs des acacias étions angoissées. Quand ils passèrent au-dessus de la chapelle, mon coeur se serra d'épouvante, et tous les professeurs vécurent les mêmes secondes de terreur. A quelle hauteur étaient-ils? Je les voyais si bas, si près de nous. Ils passèrent, se dirigeant sur Lyon. Oh, quand les visages des enfants, fleurissant le jardin, réapparurent, calmes tous les professeurs se reposèrent. Aucune sirène ne ponctuait la fin de l'alerte... on craignait une nouvelle vague d'avions. L'heure passait, les enfants avaient faim, et je n'osais prendre de décision. Vers 13 heures, des papas vinrent rapidement enlever leur fille et celles de leur quartier, si bien qu'en quelques minutes rapides, toutes les externes avaient rejoint leur famille. Et nos pensionnaires? Par précaution, nous rentrâmes dans la salle de jeux où tout le monde était assis plus confortablement, et le repas se prit sur les genoux. Le riz était au menu: or, par tradition, les pensionnaires boudent le riz... mais la faim tenaillait tant les estomacs vides que tous les plats de riz furent vidés, même celui des professeurs. L'alerte prit fin vers 14 heures. Enfin! Avant 15 heures, toutes les externes étaient de retour. La grande cours, le jardin les attiraient, malgré tout, après le temps passé dans leurs maisons fermées soigneusement. Ce même soir nous arriva monsieur Bourgeois!! Oh! Je n'avais pas à le questionner sur sa longue absence insolite, son visage boursoufflé, sanguinolent portait les marques des coups qu'il avait reçus. Battu, emprisonné par la milice, il venait de s'évader et se cachait. Il me chargea d'un message pour le proviseur, n'osant aborder le lycée. Il allait rejoindre le maquis d'Ambérien. A la nuit noire, il me quitta. Les crimes des français contre des français ne cessaient pas.

Quelques jours plus tard, les philo passèrent leur examen au lycée Lalande. Tous les candidats travaillaient quand la milice envahit soudain les salles d'examen. Les garçons, brutalisés furent collés au mur de la cour, les bras levés, les filles prenaient place sur le mur d'en face. Des coups de feu éclataient de la rue. Au bruit de cette fusillade, Milles Chambon et Eicholz coururent au lycée. Les filles criaient et pleuraient de voir leurs frères frappés rudement. C'est alors que Laure Rive, tout haut, commença à réciter son chapelet. Tout le monde répondit... Un peu de calme revint chez les filles, et quand la milice eut terminé la fouille des classes, elle emmena tous les garçons pour les livrer aux allemands. Nos élèves nous revinrent. Ce fut le dernier épisode navrant de notre vie scolaire.

Le lendemain, la directrice me pria, au téléphone, de remercier l'élève qui avait pris l'initiative de la prière.

Ceci est une digression personnelle. Je ne comprenais pas que le proviseur, les professeurs, que nous connaissions bien, hommes sages, n'arrivèrent pas à maintenir le calme dans leur maison. C'est le journal «Le Monde», en août 1994 qui m'en donna la clé. Il publia un article sur l'épisode de l'examen interrompu par les miliciens, en 1944 à Bourg. L'article rappelait qu'en 1940, Vichy avait fermé les écoles normales départementales comme étant des foyers du communisme. Ceci était vrai. Mais les élèves de ces écoles devaient s'inscrire dans les lycées. Aussi, le lycée Lalande avait tout un noyau de communistes ardents qui perturbaient l'ambiance et dressaient les étudiants les uns contre les autres. D'après l'affirmation de mon mystérieux visiteur, avant Pâques, le proviseur, et les professeurs ne pouvaient réduire l'activité de ces disciples de Staline. D'où les terribles représailles de la milice.

J'écrivais des pages sur l'horreur de ces représailles que m'a contées mère Marie Albert, la supérieure du couvent des dominicains proche du lycée, et qui souvent soignait des blessés, clandestinement.

Quelques jours plus tard, par radio l'état donnait l'ordre de fermer toutes les écoles. La guerre s'étendait à travers tout le pays... Petit à petit, nous apprenions les crimes, les

dévastations qui, de façon imprévue se produisaient sur tout le territoire. Il était sage de libérer les écoles. Les parents, prévoyant, s'étaient organisés entre eux pour reprendre leurs pensionnaires. Je n'ai donc pas eu à organiser ce départ, à donner quelques conseils. En quelques heures, la maison vit partir tout son monde. Plusieurs professeurs profitèrent même de l'organisation des parents, car les trains fonctionnaient de façon arbitraire: les voies sautaient sans cesse. Ainsi se termine notre année scolaire, si souvent perturbée...

Je gardais la satisfaction d'avoir conservé le calme dans la vie des enfants... quelques années plus tard, une ancienne m'écrivait: «j'aime à penser à l'atmosphère des années pendant lesquelles notre maison était un havre de paix.»

Nous réparions tranquillement les désordres de ce dernier jour (ramasser papiers, ficelles, cahiers, et tous les oublis) quand nous fut annoncée discrètement la mort de monsieur Bourgeois. Blessé mortellement en défendant Meximieux, il était mort dans un hôpital de la périphérie de Lyon. Les deuils s'ajoutaient sans cesse les uns aux autres. La milice disparaissait: à Bourg, sournoisement on supputait ceux qui étaient allés saluer Pétain en 42 dans les salons de la préfecture. Beaucoup de gens affirmaient avoir déchiré leur carte d'invitation. Ce mensonge avait des excuses.

Restaient près de moi, Mlle Revel, leur petite maison de Vomas avait été en partie incendiée par les allemands, Mlle Chambon, Mlle Eich, sa rue de Lyon avait été bombardée et sa maison endommagée, et Mlle Renardat. Nous étions toutes très occupées à remettre la maison en ordre, (le départ hâtif des enfants l'avait laissée dans un incroyable état) quand nous fut demandé de coucher pour une nuit une cinquantaine d'enfants arrivant en car. J'interrogeai l'une des trois gardiennes qui accompagnaient ce petit troupeau... elle me dit que c'étaient là des enfants de miliciens récupérés dans des fermes où ils avaient trouvé abri, et qu'on emmenait en Allemagne pour les soustraire à la vengeance populaire. Ces enfants avaient de deux à onze ans. Le bébé hurlait à la descente du car, notre cuisinière vint le prendre dans ses bras et l'emmena. Les gardiennes semblaient si exténuées que nous leur avons offert de coucher les enfants nous même afin qu'elles se reposent un peu. Mais ces enfants étaient fort excités. Avec patience, nous pûmes dompter les filles: «Faites nous faire notre prière nous dit une petite voix et nous dormirons vite». Ce qui fut vrai. Mais les garçons qui avaient trop besoin de détente firent la sarabande jusqu'à minuit passé... il eût fallu la présence d'un homme qui s'impose et des taloches pour les plus énervés. A six heures du matin, tout ce petit monde encore endormi regrimpa dans le car. «on les fera déjeuner plus tard me dit une des surveillantes». Que sont-ils tous devenus? Je pensais à la famille Senut qui nous avait quitté sans adieux.

En février 45, un de nos jeunes professeurs présente à la messe de six heures du matin vint me dire que Mme Senut et deux de ses filles étaient à l'office. Mon Dieu, si elles circulaient en ville, elles risquaient d'être reconnues, et la vengeance populaire était une menace. «Elles sont allées saluer le vicaire», me dit encore mon jeune prof. J'espère que le vicaire a la même inquiétude que nous, dis-je. Pour le moment, nous ne pouvons rien. Je téléphonai au vicaire dès 8 heures, en lui demandant de m'apporter un livre de catéchisme. Il comprit tout de suite. «Madame, accompagnée de Francine et de Thérèse venait chercher différentes choses dans leur appartement». Elle revenait d'Allemagne où leur séjour fut un martyr. La faim, le froid, Monique était morte. Thérèse l'avait trouvée décédée près d'elle sur la couche qu'elles partageaient pour se réchauffer. Et que faire maintenant? L'abbé me dit qu'il fallait les mettre en sécurité. Mais il fallait les rembarquer très vite. Avaient elles de l'argent? Il fut convenu que l'abbé prendrait 3 billets de chemin de fer pour une ville du Nord, et qu'il les accompagnerait au train de dernière heure de 22 heures. C'est ainsi que sans les revoir, cette famille attachante nous quitta définitivement.

Quelques années plus tard, le supérieur d'un couvent de trappistines du Nord me demandait des renseignements sur le caractère et les études de Thérèse. Je répondis très favorablement. Thérèse avait la droiture de Monique, avec plus de souplesse, d'attention. Monique veillait sur ses soeurs.

Quelques années après notre installation à Dijon, j'ai reçu la maman de monsieur Bourgeois. Elle visitait des amis, et par hasard apprenait notre résidence dans la ville. Nous étions très émues l'une et l'autre. «J'étais la dernière personne à avoir vu son fils», me disait-elle. Il avait été heureux dans sa vie d'enseignant en notre maison. Elle questionnait et je la sentais soulagée de voir que tous mes souvenirs de son fils restaient précis. Elle retournait en Alsace, avec le souvenir de cette rencontre, fort imprévue!

JOURNAL 1993

Février

Mercredi 3.

Thérèse arrivée la veille de mon anniversaire se rend à l'université de Dijon pour assister à une conférence sur la faïencerie de Meillonas (Ain). Un billet d'entrée nous avait été envoyé par Elise Couvert dont la famille avait patronné cette industrie au 19 e siècle. Thérèse revient ravie.
16 heures, visite de Martine et d'Elodie.

Jeudi 4

Départ de Thérèse.

Vendredi 5

Longue visite de Jean. Il nous apporte de belles photos de ses voyages précédents. Il nous annonce qu'il part aux Indes pour 15 jours.

Mercredi 10

Visite de Martine et des 2 enfants. Vincent est très agité et capricieux. Je gronde parce qu'il veut avec son fusil, tirer des flèches... dans l'appartement... si papa voyait ça!

Samedi 13

Toute la famille de Pommard part aux Arcs.

Mercredi 17

Visite de Martine et de Vincent. Vincent n'est pas gracieux.

Mardi gras 29

Anne nous téléphone de Chorey. Tout va bien. Son installation s'accomplit et Julie s'y habitue.

Mercredi 24

Longue visite de François qui nous apporte plusieurs coupures de journaux américains relatant l'histoire de la famille Gros avec photos. Malheureusement, le texte est en anglais et célèbre cette famille de vigneron. Les photos sont bien. Si j'avais une grande pièce je ferais encadrer le tout et l'exposerais en plein jour. C'est dommage de plier ces feuilles dans une enveloppe.

Jeudi 25

Visite de M.L. Potherait

Vendredi 26

Toute la famille de Pommard est rentrée des Arcs. Le courrier nous apprend qu'il ont eu beau temps, que Mathias a bien joué dans la neige avec son père. Ce vendredi 26, Martine part à son tour aux Arcs. Elle s'inquiète de la route en raison du temps gris et craint les bouchons. Mais la famille couche à Chambéry.

Samedi 27

Martine arrive aux Arcs. Elle nous téléphone: tout va bien, mais il y a peu de soleil et peu de neige.

Mars

Lundi 1

Un agent de l'administration vient me faire remplir les papiers nécessaires afin que je puisse voter le 20 mars de la main de Sophie. Sophie a très mal au dos depuis quelques jours. «Rhumatismes», dit le docteur.

Mercredi 3

Visite mensuelle du docteur Giroux.

Jeudi 4

Visite trimestrielle chez le docteur Lerat-Munart. Tout va bien. Le soir, longue visite de soeur Charlotte de Chassey. elle a quitté Dijon pour le Jura (Beanne les Dames).

Samedi 6

Retour de Martine des Arcs. Elle nous téléphone: Cela s'est fait sans incidents. Les enfants vont bien, mais Martine la haut, s'est un peu fatiguée: Le ménage, la cuisine.

Dimanche 7

Longue visite, très intéressante de Mme Masse, une bonne relation de Sophie, qui l'a beaucoup aidée lors de son accident. Elle a beaucoup voyagé et sa conversation est pleine d'intérêt, mais mes jambes souffrent d'une si longue immobilité.

Lundi 6

Sophie et moi signons les papiers nécessaires au vote du 20 mars.

Dimanche 14

Très bonne visite de Michel, de Michèle et des 2 garçons qui ont bien grandi... et qui sont très sages. Michel, avec beaucoup de photos à l'appui nous décrit avec forces et détails son voyage au Japon. Son récit est passionnant, mais n'étant pas averties de cette visite préalablement, nous avons peu de gâteries à offrir aux petits.

Mardi 16

Il fait très beau. Je descends dans le parc au bras d'Adélia.

Mercredi 17

Sophie, rassurée sur l'équilibre de ma marche, me promène à son tour dans le parc.

Vendredi 19

Visite de Mlle Madelin, ex-directrice de la bibliothèque de Dijon. Elle a été hospitalisée dans le centre d'Assis (Savoie) où les 2/3 des malades étaient atteints du SIDA. Elle fut effrayée par le nombre des cas mortels. Elle était partie pour un mois... et se sentait pleine de joie de son retour! d'autant plus que son anémie semble guérie: Elle a 80 ans.

Dimanche 21

Elections législatives!!! Je ne peux pas supporter le compte-rendu de ces élections à la télévision à partir de 20 heures. Ce ne sont que des chiffres qui se modifient d'heure en heure. Vers 22- 23 heures, Sophie vient me donner des résultats approximatifs. Tous les candidats de la Gauche sont en ballottage, tandis que la Droite a déjà 90 députés élus à la majorité. Ce premier succès est sans précédent. que nous réserve le second tour?

Mercredi 24

Elodie déjeune avec nous. Elle nous dit que tout est bon, elle attend sa meringue!!!

Dimanche 28

Deuxième tour des élections législatives. Comme beaucoup de dimanches, Mme Masse vient passer l'après-midi chez nous. La conversation ne roule que sur la politique. A onze heures du soir, Sophie m'apprend la majorité écrasante de la Droite. Nos espérances sont dépassées. Quel sera l'avenir du gouvernement?

Lundi 29

Visite d'une bonne relation de Sophie, ex-professeur au Castel, elle parle de la réforme scolaire en termes précis, intéressants. A quand cette réforme? Si souvent je m'insurge contre les façons dont sont instruites Rosalie, Elodie qui a bientôt 8 ans et qui lit encore en trébuchant sur certains mots. Caroline avec son tempérament indépendant a appris à lire vite, et à sa façon. Anne aussi. Mais d'après notre visite, peu d'élèves savent lire correctement.

Avril

Rameaux 4

Très agréable journée chez Anne nouvellement installée dans son appartement à Chorey. Dany vient nous chercher et nous partons en compagnie de Mme et Mr Knecht. Je n'avais pas vu ces derniers depuis plusieurs années; Nous nous retrouvons avec plaisir. Mais tous deux ont vieilli et ne parlent plus guère. Mme est aphasique depuis 1 an. Jean-Paul et Anne ont organisé un appartement selon leur goût. Cette immense pièce d'entrée, peu meublée, éclairée par trois grandes fenêtres, au midi, est surprenante, mais sympathique. La petite Julie circule aisément dans ce cadre spacieux, pour elle sans obstacle. Un bon repas nous attendait, avec de très bons vins, bien sûr. L'ambiance est tranquille, très reposante. Après le repas, Sophie, François, Mr Knecht, visitent les caves, guidés par Anne et Jean-Paul. Sophie remonte éblouie: Ces caves équipées de façon moderne ont captivé son attention. Pendant le temps de cette visite que j'aurais tant aimé effectuer, (hélas!), je reste près de Dany, et sa mère, et Julie qui trotte à travers la pièce, tel un petit génie silencieux, de ses yeux si noirs. Puis c'est l'heure de rentrer, Mme K donne des signes de fatigue. Rapidement, elle se jette dans la voiture, et son mari et Sophie son serrés près d'elle, tandis que Dany m'installe près d'elle. Nous avons à peine eu le temps d'un au-revoir. Anne, Jean-Paul et Julie viendront déjeuner chez nous c'est promis. Je suis très contente de connaître l'installation de ce jeune foyer heureux.

Mercredi 7

Comme chaque mercredi, nous avons Martine et Elodie au repas de midi. Elodie nous montre en l'essayant, sa nouvelle parure pour la danse: svelte et toute pompante mon Elodie.

Dimanche 11: Pâques

Selon la coutume, nous passons cette journée chez Jeanine, où nous retrouvons tous les ménages et les enfants. J'ai demandé cette année à la pâtissière de me faire des petits paquets de chocolats ou de fruits confits selon les âges. La pâtissière a réalisé cela de façon attrayante, et Ninie se fit une joie de donner à chaque enfant son petit cadeau personnel et différent. Je crois toujours que j'arrive à ma dernière fête ici bas et c'est un plaisir de voir tant de sourires qui sont autant de remerciements. Tous sont en bonne santé! Ils jouent assez calmement. Le petit Louis est tout près de marcher seul. Elodie se donne le rôle de l'aider à trotter à travers l'appartement. Après le bon déjeuner, (nous nous attardons à table, nous avons tant à dire) Jean propose de monter dans son bois, pour voir les sangliers, mais encore ses biches et ses deux cerfs. Hélas ce plaisir m'est interdit. Ninie et moi reprenons plutôt la route de Dijon avec Jeanine, tandis que toute la jeunesse partait aux sangliers. J'ai su plus tard que les biches ne se montrèrent pas. Elles ne sortent qu'à la tombée de la nuit.

Mercredi 14

Visite rapide de Martine avec Vincent. Le gamin est neveu, il désire rentrer à Vosne. Nous ne verrons pas Elodie qui repart tout de suite après sa leçon de danse.

Jeudi 15

Sophie souffre de plus en plus du bas du dos, et tous ses spécialistes ne la soulagent que momentanément.

Samedi 17

Vacances scolaires jusqu'au 2 mai. Martine emmène les enfants à Trembly. Jeanine part aux Arcs avec ses deux grandes petites filles. Mathias est avec tante Manou. Ces jeunes ménages

ont de la chance de pouvoir confier leurs enfants à des grands-mères, et ainsi se reposer. Je pense à notre maman qui n'avait pas de tels secours.

Jeudi 22

Téléphone de Mme Tournois: Bonnes nouvelles des garçons. Reprise d'activité chez Philippe qui a beaucoup de travail.

Vendredi 24

François et Anne-Françoise partent de nouveau en Amérique. «Ces voyages sont bénéfiques» dit Anne-Françoise.

Lundi 26

Visite de Marie-Joseph Hamon et de Jacqueline de Villeneuve. Ces deux lyonnaises ont beaucoup de choses à nous dire!

Jeudi 29

Longue visite d'Anne. Je suis seule cet après-midi et je jouis beaucoup de cette arrivée imprévue: Elle est seule, sa petite Julie est à Vosne, son mari aux vignes. Nous avons tout le loisir de bien bavarder. Anne m'apporte un bouquet de muguet, le premier que je reçois. Elle m'apporte aussi oeufs, thym, persil, et quelques bouteilles de bons vins. Quelle bonne soirée!

Mai

Samedi 1

Nous recevons de multiples brins de muguet des bonnes relations de Sophie, et de notre voisine, c'est là une tradition. Une bonne heure de causeries et des remerciements. Le soir, coup de surprise. La télévision suisse, puis la notre annonce le suicide de notre premier ministre. Alors les radios se déchaînent pour donner satisfaction à la curiosité émue des français! Ce qui me frappe dès le dimanche matin: les députés de la Gauche se relayent à l'écran pour célébrer les vertus, les compétences du ministre disparu. Dimanche 2 mai, la télévision ne parle que de Bérégovoy.

Mercredi 4

Service funèbre à la cathédrale de Nevers. L'évêque officie. Eglise pleine du Parti Socialiste et de très nombreuses délégations de Gauche. Le public est dehors. Messe sans âme. Homélie banale sur le thème du partage avec les pauvres. Au premier plan, Mitterand encadre la veuve avec Mme Mitterand. La veuve suit les prières, tandis que ses deux voisins manifestent leur désir d'en finir. Mitterand ne se dérange même pas pour l'absolution... dernier geste pieux. Tandis que l'église se vide de toutes ses délégations et des ses oriflammes, notre président, dehors, sur une tribune improvisée, célèbre lui aussi, d'un ton vibrant la valeur du ministre trop attaqué par ces chiens qui s'attachent à détruire la belle valeur des hommes politiques. Le mot chien fut une occasion pour la presse de mordre à nouveau notre chef de l'état. Le mort pouvait il reposer en paix? Oh sûrement, car les polémiques n'ont pas d'ailes pour voler au ciel, et restent terre à terre, lourdement. Pour moi qui lit quelques peu les journaux, les socialistes ont plus déchirés avec hargne notre premier ministre, que ne le fit la droite. Dans sa besogne journalière. Béré ne fut pas soutenu par son parti: les exaltations post-mortem étaient hypocrites. Ce mardi 4 mai, François partageai notre déjeuner. Les événements du jour rendent la conversation animée.

Mercredi 5

Mme Tournois invitée à une soirée à Paris... s'apprête à partir ce soir à la maison

Jeudi 6

Ninie a accueilli Martine à minuit. Au lever elle nous raconte avec enthousiasme la belle soirée qu'elle a vécue. Elle nous communique son plaisir tout en prenant rapidement son petit déjeuner pour vite rejoindre Vosne.

Dimanche 9

Visite de Michèle avec ses deux fils. Pierre a bien grandi. Louis commence à marcher. Tous deux jouent calmement et nous laissent bavarder avec leur mère. Pierre a la joie d'entendre les cloches de l'Angélus avant de nous quitter.

Mardi 11

En taxi chez l'oculiste. Le taxi, rue de la Liberté roule au pas tant il y a encombrement. Je ne m'en plains pas, car depuis 2 ans au moins je n'ai pas circulé rue de la Liberté. Je peux admirer les étalages des grandes vitrines. Mais pourquoi ces embouteillages? La foule des piétons occupe la chaussée et évite les autobus et les taxi. On ne peut accéder aux trottoirs envahis par des bandes de garçons et de filles. Tantôt assis, tantôt debouts, en groupes immobiles, ils bloquent tout passage. Il est impossible de se frayer un chemin à travers eux nous dit notre conducteur. Ces grappes humaines me laissent dans l'inquiétude de l'avenir... Nous arrivons sans retard chez l'oculiste... et nous attendons deux heures. OUI! avant d'être appelées par le docteur qui nous reçoit alors sans s'excuser de nous avoir fait tant attendre. En reprenant la rue de la Liberté, toujours en taxi, nous retrouvons la même jeunesse affalée sur le trottoir. Votre indignation ne sert à rien me dit Sophie, je vois ça tous les jours.

Mercredi 12

Pas d'Elodie aujourd'hui! Le soir, rendez-vous chez «l'acoustique». On nous propose un nouvel appareil pour l'oreille. Cette nouveauté ne nous permettra pas de mieux entendre, mais elle sera sans pile. Et plus chère bien entendu. Je la refus. Si je ne dois pas entendre davantage, à quoi bon? Je suis assez mortifiée de ne pas entendre, de faire répéter. Je cherche un appareil parfait.

Jeudi 13

Drame insolite, et sans précédent. Un gangster, tête recouverte d'une cagoule, entre dans une école maternelle et proclame la prise en otage des 21 bambins et de leur maîtresse. Les enfants ont trois et quatre ans. Il veut 100 millions. Il se déclare bardé de dynamite et prêt à tout faire sauter si l'on tente le moindre geste contre lui. La police, la justice, les pompiers, l'administration civile, les parents cernent l'école. Mais le gangster ne parlementera qu'avec un seul parlementaire, dit-il. En fin de soirée nous savons qu'une dizaine d'enfants ont-été libéré, un à un. Mais le ravisseur reste sur ses exigeantes positions, de plus en plus excessives.

Vendredi 14

La nuit n'a amené aucun changement. Les enfants ont été pourvus d'une installation assez confortable. Leur maîtresse les maintient dans le calme avec des jeux. Mais ils ne sortent pas dans la cour pour jouer. Ils restent dans leur salle, à demi-obscur, car l'homme a exigé des rideaux noirs aux fenêtres. Il boit beaucoup de café que la maîtresse doit goûter avant lui. Au cours de la journée, quelques enfants sont libérés. Il n'en reste pour la nuit que six. C'est encore trop. Une seconde nuit se prépare. Je crois que toute la France suit ce drame avec angoisse. La radio donne peu de détails sur les tractations en cours. On sait que l'homme multiplie ses conditions de départ maintenant qu'il possède les 100 millions en coupures usagées. Mais les forces de l'ordre n'agissent pas. Pourquoi? Les enfants et leur maîtresse sont toujours là.

Samedi 14

A 6 heures du matin, Sophie me signale que la radio ne signale aucun changement dans la situation. Cependant, le ravisseur a donné des signes de fatigue et s'est étendu sur le matelas pour s'endormir. A 7 heures trente, Sophie revient me dire que l'homme est abattu. Les enfants et leur maîtresse sont évacués sains et saufs. La profonde anxiété nationale se détend. A 9 heures, Charles Pasqua donne à la télévision une conférence de presse. Il explique le déroulement des événements, dès le début du drame et son épilogue. L'essentiel, tous les enfants et leur maîtresse sont sauvés. Il termine par un éloge de la maîtresse et loue fermement son sang-froid, son calme et sa sollicitude près des enfants. Pasqua a eu raison de nous donner ces explications qui ont détourné la presse de broder sur cet effroyable événement. La réalité dépassait la fiction.

Mes réflexions personnelles.

Je crois que toute la France suivait avec émotion ce drame imprévu, terrible. La télé nous donnait heure par heure, nuit et jour l'évolution de cette angoissante situation, ce qui évitait la confusion des fausses nouvelles. Le ravisseur avait bien tout prévu en ce qui le concernait lui-même. Mais il ne pensait certainement pas que l'affaire durerait si longtemps, et que c'est la résistance passive de l'adversaire: «patience et longueur de temps», qui, enfin, l'emporterait. Et aussi notre prière... Une maman des enfants, à la télé est venue dire son imploration à la vierge. Toute la France chrétienne a supplié le ciel de protéger les enfants. Moi, j'ai supplié le roi David de planter un de ses petits cailloux blancs pointus dans le front de ce Goliath.

L'anarchie de dynamite, plus dangereuse encore que l'épée, la lance de Goliath. Au 20^e siècle, plus d'armes blanches, des balles.

J'ai une très profonde admiration pour la maîtresse de l'école maternelle: garder des bambins dans le calme, alors qu'ils sont dans une demi-obscurité, qu'ils ne peuvent sortir dans la cour, qu'ils n'ont qu'un petit espace pour jouer, manger, dormir, qu'ils n'ont plus leur maman. Et que la jeune maîtresse reste face à un individu qu'elle ne peut ni connaître, ni comprendre dans son comportement. L'infirmière des pompiers qui est venue l'assister nous a parlé avec admiration de cette maîtresse d'école. Nous n'avons jamais vu celle-ci à la télévision. Elle s'est dérobée rapidement lors de la libération des enfants. Qu'elle accepte notre respect, notre vénération pour sa conduite.

Lundi 17

Cardiologue. Tout va bien. Ce médecin compétent ne m'adresse aucune question. La machine voit tout, dit tout, et dispense son maître de parler. Entre «bonjour docteur, au revoir docteur», aucun mot n'est échangé.

Jeudi 20

A midi, à déjeuner, Anne, Jean-Paul et Julie. Julie, gracieuse ne parle pas. Très heureuse après-midi.

Vendredi 21

François à déjeuner.

Mardi 25

Visite de Jeannine pour la réunion du syndic, avec Ninie. Nous mettons au point la fête de Pentecôte: Sophie et moi n'irons pas à la cérémonie religieuse qui a lieu à St Romain dès 9 heures du matin. L'église de Pommard est en réparation.

Dimanche de Pentecôte

Profession de foi de Rosalie et 3^e anniversaire de Mathias. Grande fête familiale chez François et Anne-Françoise Parent. L'un et l'autre ont invité leur famille respective. Sophie et moi n'assistons pas à la cérémonie religieuse, j'en ai grand regret; j'aurais tant aimé prier avec ces enfants de cérémonie, comme on disait de mon temps! Mais l'Eglise est trop petite, très difficile d'accès, et l'office est à 9 h1/2 du matin car il y a deux baptêmes de fillettes au cours de la célébration qui sera de longue durée. Nous attendons à Dijon Jeannine qui vient nous chercher dès la fin de l'office. Elle nous emmène directement à l'hôtel, tout près de Chorey, où se fait le repas. Nous arrivons, alors que toute la famille réunie sirote l'apéritif. Des nuées d'enfants circulent à travers les adultes. Nous sommes accueillies dans la joie et je retrouve toute la famille de Pommard et de Nuits que je n'avais pas rencontré depuis le baptême de Mathias. Les enfants ont grandi bien sûr, et chaque maman s'amuse à nous les faire reconnaître... après trois ans!!! Monsieur Lefils de Nuits qui tient dans ses bras sa dernière petite fille(6 mois, très gracieuse) me la présente, disant: «mon plus grand bonheur». J'ai à peine le temps d'embrasser Rosalie, et Sophie et moi lui glissons notre enveloppe: elle sourit discrètement... Je retrouve aussi Mr et Mme Jacques Parent toujours très accueillant. Les enfants ont disparu. Ils ont un régime bien organisé. Les adultes se mettent bien en place autour d'une table merveilleusement fleurie. Les sièges sont confortables. Je suis installée entre Mr le curé de Pommard qui vient d'arriver, et Ninie. Un beau menu repose sur nos assiettes: j'ouvre le mien! Une émotion me saisit: sur la 1^{ère} page sont imprimées quelques lignes du livre de Renée «Ton âme est à toi». Ce rappel imprévu de l'ouvrage de notre soeur aînée, et cette évocation en faveur de Rosalie d'une conception qui lui semblait primordiale, me reportait au milieu de cette fête à bien des années antérieures. Emoi! Je fis signe à Anne-Françoise qui présentait ces agapes à l'autre bout de la table, et elle comprit ma joie... et mon heureuse surprise! Je reviens à mon entourage, aux bons mets qui nous ont été servis. Mme Claude Parent fait connaissance avec son curé ce qui me dispense un instant d'entrer dans la conversation. Puis celle-ci devient générale. Nous buvons, mangeons, parlons avec entrain. Le curé est un sage qui émet sur notre vie sociale un jugement simple et droit, intéressant. Le temps passe trop vite! Après le café, les enfants nous reviennent calmés, reposés. Nous applaudissons aux trois ans de Mathias, et c'est le feu d'artifice. Au milieu de la table autour de laquelle se rangent les enfants, une grosse bougie est allumée par une maman! la flamme lance très haut de belles étincelles: les yeux écarquillés, les enfants admirent une deuxième, puis une troisième chandelles qui lancent leurs étoiles brillantes au dessus des têtes. Le petit peuple trépigne de plaisir! puis il s'assied et se réjouit du bon goûter préparé. C'est pour Sophie et moi le signal du départ. Il faut dire au revoir à tous les convives. Je commence par cousine Andrée, que j'ai à peine aperçue en arrivant. J'embrasse sur les cheveux Colette, qui me retient une seconde pour me faire signe de prendre une image souvenir de la cérémonie. Tante Manou, qui est là, me fait choisir ce souvenir. J'aime tante Manou qui s'occupe beaucoup de Mathias. Nous échangeons quelques mots, car Jeannine nous attend au dehors. C'est alors que tante Manou s'aperçoit que j'ai beaucoup de difficultés à marcher(comme il arrive toujours quand je suis trop longtemps assise). Alors avec sa jeunesse et sa force, elle me porte presque jusqu'à la voiture! Quel merci je lui dois! A Dijon, dans le silence de l'appartement, Sophie et moi révisons cette belle journée qui m'a fait si heureuse. Le lendemain j'écrivais à Anne-Françoise et François, pour redire mon bonheur et ma reconnaissance. Dans ma lettre, j'embrassais aussi Rosalie que j'avais à peine entrevue, elle, la cause d'un si beau jour.

Lundi 31

Le mois de mai 93 s'en est allé.

Juin

Lundi 4

Visite de quelques heures de Thérèse et de Lucie Boucher. Lucie nous dit combien les mémoires de Benoit Méchin l'ont passionnée. Elle nous entretient de ses voyages. Elle ne décore plus de livres, ses yeux ont trop faibli. Conversations à bâtons rompus trop vite achevée.

Mardi 8

Nous recevons Martine et Elodie. Répétition générale des ballets du professeur d'Elodie, au théâtre. Elodie s'habille ici: sa tenue est neuve et ravissante de fraîcheur. Maman farde sa fille avec grand art. La petite, consciente de son embellissement, présente son visage aux coloris, calmement, solennellement. Martine et Elodie reviennent de la répétition après 20 heures. Nous dînons ensemble joyeusement.

Mercredi 9

J'apprends la mort de soeur Marie-Rose Pernod, dominicaine garde malade. Thérèse B m'avait donné de mauvaises nouvelles de la santé de Marie-Rose, très aimée à Bourg, elle assistait les malades avec une gentillesse, un sourire gracieux propre à elle même. Ses funérailles ont témoigné de la reconnaissance de la ville nous a téléphoné Thérèse. La soeur aînée de Sr Marie-Rose, supérieure générale de l'ordre perd en sa cadette une compagne très aimée, et une conseillère de grand bon sens. Elève, Marie-Rose me laisse le souvenir d'une adolescente gracieuse, qui d'un bon mot dissipait toutes les chamailleries, si présentes chez les élèves. La faiblesse de ses yeux obligea Rose-Marie à cesser ses études dès la classe de troisième.

Vendredi 14

La pédicure vient à domicile!! Innovation très appréciée. Ce même jour, grande séance du théâtre des ballets où figure la classe d'Elodie. Nous voyons Martine et ses enfants quelques minutes.

Vendredi 18

Visite des anciennes d'Oyonnax. Journée joyeuse.

Samedi 19

De bon matin, Denise d'Oyonnax me téléphone que le journal de l'Ain a annoncé la mort de Marie Picot. Thérèse Boucher, puis plusieurs anciennes me téléphonent successivement cette nouvelle... que sa famille et moi souhaitons un peu. Marie était paralysée à la suite d'une congestion cérébrale qui éteignait peu à peu ses connaissances et ses souvenirs. Marie meurt le jour de la fête du Sacré-Coeur. Elève de cette maison ainsi baptisée, Marie en devint surveillante générale. Moi, directrice, pouvais-je ne pas apprécier et faire totale confiance aux qualités fondamentales de Marie: dévouement absolu aux élèves, fidélité, discrétion radicale, exactitude... Les élèves lui reprochaient son manque de souplesse, parfois sa rudesse pour gronder une élève. Mais un jour, une pensionnaire me dit: «Mlle Picot est sévère et dure avec nous, mais quand elle nous apporte une infusion à l'infirmerie, elle y mettait volontiers tous les morceaux de sucre que nous pouvions lui demander». Je me suis encore appuyée sur les qualités du caractère de Marie lorsqu'elle est venue plusieurs années durant m'aider à garder à Mentron Michel, Anne-françoise et Bernard. Bernard était capable de beaucoup d'imprudences. Avec Marie, j'étais tranquille.

Lundi 21

Funérailles de Marie. Je reçois au courrier le faire-part de sa mort envoyé par sa famille. Depuis l'accident de Marie, avec l'une de ses soeurs, je correspondais régulièrement. C'est

avec Marie que j'ai pris l'habitude de réciter régulièrement mon chapelet. Marie dialoguait peu. Quand nous gardions le pensionnat, aux vacances et pendant la guerre surtout, puis plus tard à Montrond, quand les enfants étaient couchés, dans le silence de la nuit, nous récitons notre chapelet. Dans cette annonce est imprimée la dernière volonté de la défunte: Pas de fleurs, mais une offrande à l'église de sa paroisse qui subit de coûteuses réparations. J'envoie tout de suite mon offrande, sachant combien Marie aimait son Eglise. l'église du Saint nom de Jésus, desservie par les dominicains. Marie participait avec fidélité aux oeuvres de ces derniers, visitant surtout les personnes âgées, les pauvres. J'en avais le récit dans ses lettres. Le soir de ce lundi 21, le ciel s'obscurcit de plus en plus au Sud. Puis l'orage éclate: pluie torrentielle.

Mardi 22

Nous apprenons que le coteau de Vosne est dévasté. Des trombes d'eau ont raviné les vignes, la boue s'est accumulée dans les rues du villages? Jusqu'à une hauteur de 60 cm. Gros travail, gros soucis pour madame le maire et les vignerons.

Mercredi 23

Veillée littéraire dans l'appartement de Ninie. Je n'y participe pas mais je suis sans crainte puisque Sophie est chez elle. Je reste peureuse quand la nuit je suis seule.

Samedi 26

Thérèse revient nous voir.

Dimanche 27

Sophie et Thérèse visitent un musée d'art au palais. Elles reviennent enchantées.

Lundi 28

Grande visite surprise de Philippe, arrivé en France depuis quelques jours. Conversation ardente de part et d'autre. Nos échanges sont sérieux. Philippe est très instruit et s'explique avec grand bon sens. Quand il me quitte, avec étonnement, je me retrouve moi-même, comme autrefois, en famille, ou nous conversions sur mille sujets divers en toutes simplicité et ouverture d'esprit. Maintenant les conversations sont du badinage, beaucoup de contradictions, coupées de blagues légères, rien pour blesser, mais tout pour stopper un dialogue intéressant et véridique.

Mardi 29

Visite d'Anne et de la petite Julie. Julie ne nous connaît pas encore suffisamment: elle reste silencieuse sur les genoux de sa maman. Avec celle-ci, nous causons donc aisément. Pour moi, ces visites sont toujours trop courtes.

Mercredi 30

Visite rapide de Martine. Nous avons à déjeuner Marie-Thérèse Lhermet d'Oyonnax et sa soeur. Très sympathique visite, paisible.

Juillet

Jeudi 1

Temps lourd, pénible. Sophie souffre beaucoup de son dos.

Vendredi 2

Nous apprenons qu'un orage terrible s'est abattu sur Vosne. Des trombes d'eau ont raviné les vignes. La boue s'est répandue dans les rues de Vosne: devant chez Jeanine, les eaux boueuses s'élevaient à 60 cm. Gros dégâts et gros travail de remise en ordre.

Samedi 3

Nous recevons ce jour Jean-Marc et Philippe, et leur Tante, Mme Tournois, avec le chien. Joyeux repas, et après le café, bon après-midi de causeries sans fin! Jean-Marc, qui ne travaille plus qu'à mi-temps (volontairement) et qui voyage beaucoup raconte sa vie... un peu bohème. Il vient tous les mois passer le week-end chez la Tante à Nuits. Et Philippe téléphone chaque semaine à la Tante. Philippe repart à Los Angeles ce lundi 5.

Lundi 5

De nouveau, gros orage à Vosne.

Lundi 12

Visite très rapide de Jeanine.

Mercredi 14

A 10 heures, je regarde un peu à la télé les défilés du 14... J'aime voir les différents uniformes si variés de formes et de couleurs. Mais je coupe la télévision quand commence la succession de machines de guerre. Tant d'appareils multiformes pour tuer l'homme et ravager la Terre, vue insoutenable pour moi qui ai vécu tant de guerres. A midi, invitées par Mme Masse, la bonne relation de Sophie, nous déjeunons à l'hôtel de la colombière: hôtel sympathique, agréable, car avec ses très larges baies, nous avons l'impression de prendre notre repas dans la forêt même. En sortant de table, malgré mon désir aigu, je n'ose aller me promener un peu sous ces beaux arbres... et c'est un taxi qui nous ramène chez nous. A l'hôtel, pendant le repas est venue nous saluer la maman de Michèle.

Jeudi 15

Visite du père Guy Richard qui rentre de Côte d'Ivoire, où il est professeur depuis trois ans.

Vendredi 16

Le temps reste orageux. Sophie souffre beaucoup de son dos. Les calmants ne sont pas très efficaces. Les médecins aussi ne prescrivent rien pour guérir ces misères du corps. Néanmoins, Sophie reste très occupée par son travail et ses réunions littéraires, qui entrent en vacances à ce jour. Puis cette fin de juillet est calme. Je descends tous les jours un moment au petit parc. Peu d'enfants. Lui aussi est calme: la bande de chômeurs qui l'avait envahi au début du mois avec leurs trois chiens (le jardin était inaccessible) a disparu subitement. Nous pouvons y rester un long moment.

Août

Mardi 3

Longue visite de Martine avec Elodie et Vincent. Vincent a bien grandi. Il joue tranquillement, ainsi qu'Elodie, et nous pouvons converser longuement avec leur maman.

Mercredi 4

A déjeuner Elise Couvert et Geneviève Burtin. Elise nous donne des nouvelles de toutes les anciennes de Bourg. Geneviève, que j'avais déjà reçu à Vosne, il y a quelques années, vient de

prendre sa retraite de professeurs: Elle a enseigné de très longues années a Médéa. Elle y garde son appartement, car elle retournera en Algérie jugeant la présence française nécessaire là-bas. Conversation, échanges captivants. L'heure du départ vient trop vite; on aurait encore fort à entendre.

Jeudi 5

Dans l'après-midi, visite d'Andrée et de Laure Rive. Causerie animée. Martine fait une apparition, toujours gracieuse.

Dimanche 8

Anne nous emmène à Chorey. Nous y retrouvons Jean-Paul et la petite Julie. L'appartement ensoleillé par ses trois grandes baies, semble agrandi par l'achèvement de la terrasse. Nous prenons l'apéritif. Petite Julie nous sourit beaucoup, mais sans quitter le contact de Papa ou Maman. Bon déjeuner. Tandis que je me repose dans cette belle salle pleine de lumière, Anne et Sophie descendent au jardin. Comme toujours, l'heure de partir vient trop vite. Julie a terminé sa sieste, et Jean-Paul nous fait visiter les alentours du villages. Nous circulons à la rencontre de vallons, de claières, de vignobles, campagne verdoyante, fertile, riche. Je n'imaginai pas ce terroir bourguignon qui ne ressemble pas à la région de Vosne. Belle promenade! Merci à Jean-Paul et à Anne. Gros baisers à Julie.

Mercredi 11

Journée avec les cousins de Vernaison. Les enfants ont bien grandi. Eric a rattrapé son père. Bon dîner: veau farci, bien réussi. La cousine nous apporte de bons légumes de son jardin. Nous ne gardons pas Eric cette année; sa marraine est trop fatiguée. Le temps est beau.

Samedi 14

Par ce même beau temps arrive la famille de Nicole Lyasse. Depuis la naissance de ses trois enfants, Nicole, en m'offrant ses vœux à Noël, m'envoyait une photo de son petit trio qui grandissait. Cette année, j'ai répondu que je serais heureuse de le connaître bien vivant. Nous avons reçu alors, avec leurs parents, trois beaux jeunes gens, qui préparent des situations d'avenir... L'une dans la médecine, le garçon dans le professorat, le troisième dans les lettres. Donc dialogues et propos ardents. Nicole et son mari qui ont fait toute leur carrière comme professeurs au lycée de Bellegarde me faisaient remarquer que leur retraite coïncidait avec le départ de leur dernière fille qui, comme ses aînés, préparait son avenir dans les écoles Supérieures. «Plus d'enfants à la maison», dit Nicole sans amertume: l'avenir les appelle.

Dimanche 15 août

Très beau temps. Vie tranquille. Nous descendons au parc qui est fort silencieux.

Lundi 16

En rentrant du parc, mon genou craque. Je me retiens à grand peine au fauteuil qui est près de moi. Je ne tombe pas jusqu'à terre, mais j'ai eu peur.

Mardi 17

Dans la soirée arrive Michèle et Pierre et Louis. Louis est bien dépouponné, il va et vient à travers l'appartement, il le découvre avec prudence. Pierre s'installe tout de suite devant la petite table pour écrire. Tous deux nous laissent bavarder tranquillement avec leur maman. A 19 heures, Pierre entend l'Angélus: les carillons le fascinent.

Mercredi 18

Très beau temps, mais nous ne descendons pas dans le parc. Je marche sans agilité et la crainte de tomber me pousse dans mon fauteuil. De plus, Ninie souffre terriblement de son dos. Il vaut mieux que je ne m'appuie pas sur son bras en marchant. Ces souffrances de Ninie à répétition, usent beaucoup ses forces, arrivent à vaincre son entrain au travail, aussi bien au travail intellectuel qu'à celui du ménage. Elle refuse les services d'Adélia qui pourrait nous donner plus de temps. Je préfère travailler seule en silence, me dit Ninie. Il est vrai qu'Adélia s'active toujours avec rapidité et fait beaucoup de bruit! pénible.

Jeudi 19

Nous envoyons nos vœux de fête à Bernard.

Vendredi 20

Martine téléphone et raconte les détails de la fête de Bernard célébrée par ses enfants. J'aime ces célébrations familiales.

Dimanche 22

Ninie découvre qu'au plafond de la salle de bain, et dans un des placards de la cuisine, de l'eau ruisselle lentement. Elle éponge.

Lundi 23

Les ouvriers de Ganneval viennent déceler la source de cette fuite d'eau. L'eau nous vient de l'appartement du second. Et les locataires sont en vacances dans le Midi. Nous n'avons pas leur adresse. Ninie alerte le syndic qui refuse de s'occuper de cet accident. Dans la crainte que les dégâts deviennent plus sérieux, Jeanine conseille que j'écrive au syndic une lettre recommandée, moi, le locataire de notre appartement. Sophie écrit ce même jour au locataires du second (Mr Bernard). La poste qui n'a pas le droit de donner leur adresse fera suivre.

Mercredi 25

Le directeur du syndic, froissé par cette lettre recommandée, téléphone. Par hasard, je réponds. Il me demande de quel droit je me suis permis de lui écrire. Je réponds, étourdiment «Je suis la nièce de Madame Gros, dont j'occupe l'appartement». Il rappellera Mlle Chambon, me dit-il. Effectivement, Ninie, rappelée, explique que la lettre n'a rien d'offensant.

Jeudi 26

Mr Bernard téléphone du Midi. Navré, il fait mille excuses. Il téléphone à son ami de Dijon qui possède ses clés. Ninie avertit le syndic. L'ami ne vient qu'à 19 heures car il travaille. L'ami et Ninie constate la fuite due à une canalisation du chauffe-eau. L'ami colmate tant bien que mal. La fuite a atteint le rez-de-chaussée. Le syndic, de nouveau alerté, prie les Ganneval de mobiliser ses ouvriers dès le lendemain matin.

Vendredi 27

Tout est réparé. Incident clos. Vers 15 heures, visite surprise de Bernard qui revient. Longue conversation.

Samedi 28 et dimanche

Ninie a des réunions, des visites de musées et d'exposition. Je suis bien seule. Mais Ninie me raconte le soir tout ce qu'elle a vu et entendu. Très intéressant. Nous ne descendons pas au parc. Mes genoux me trahissent trop souvent. Le mois s'achève dans le calme. Je lis.

Septembre

Dimanche 5

Première semaine du mois, très calme. Je mets mon courrier à jour. Et je lis beaucoup.

Lundi 6

Le Bien-Public imprime que les vendanges commencerons à partir du 19. Il fait beau, le raisin en profite bien.

Mardi 7

Rentrée scolaire: je reste très présente cette journée. et je regarde les écoliers, sac au dos, près des mamans, trotter dans la direction de leur école. Je pense à Caroline qui entre en Première, à Rosalie qui entrent en 5è, à Elodie qui quitte l'école de Vosne pour Agencourt, à Vincent qui entre dans la grande école de Vosne. Pierre n'aura plus sa compagnie à la maternelle. Et Mathias? Il retrouve sûrement sa classe à Pommard. Louis, Julie restent dans le giron maternel.

Mercredi 8

anniversaire de la chute de Ninie. Je peux signaler cet anniversaire car cet accident détermina en moi une émotion et une inquiétude qui demeure encore. Ninie est tombée, face contre-terre, ne butant contre aucun obstacle. Elle ne se souvient pas de s'être sentie perdre l'équilibre, sinon elle aurait fait l'effort de se retenir, tandis que son visage tuméfié, ses lunettes brisées lui faisant une entaille au front me donnaient à croire qu'une légère défaillance du coeur avait provoqué ce rapide affaissement. Je n'ai pas osé dire mon souci au docteur, mais toutes ces circonstances justifient mes craintes quand elle tarde à revenir d'une course. Depuis cette chute, Ninie n'a jamais recouvré la plénitude de ses forces, et ses rhumatismes rongent encore l'exercice de sa vitalité. Peu à peu, elle devient prudente comme je le suis!! nous veillons l'une sur l'autre, mais elle continue de me servir, avec grande sollicitude, car je suis de plus en plus impotente.

Jeudi 9

Je n'exagère pas en me disant impotente. Mes genoux fléchissent souvent, et je ne descends plus dans le parc.

Vendredi 10

François vient déjeuner. Il nous donne des nouvelles de petite Julie, et de ses parents, que nous ne verrons pas avant les vendanges.

Samedi 11

Visite de Caroline. Agréable visite: Après un bon séjour en Espagne. Nous avons reçu une carte, ce fut la rentrée scolaire. Caroline s'étend longuement avec Ninie sur son travail littéraire. Avec une attention soutenue, elle écoute les conseils, les méthodes de travail, de rédaction que lui expose Ninie. Celle-ci lui donne les oeuvres littéraires dont l'écolière a besoin. Cette visite est trop rapide. Caroline promet de venir déjeuner quand elle reviendra. De la part de sa maman, Caroline nous apportait des herbes de son jardin, (que je goûte beaucoup) des olives vertes et noires, de l'huile d'olive bien parfumée, rapportée d'Espagne. Doux échanges.

Mercredi 14

François à déjeuner. 15 heures, visite Dr Lerat. Tout va bien sauf mes genoux, hélas. Je ne souffre pas mais ils se dérobaient quand je marche. 20 heures, Ninie réunit chez elle sa soirée littéraire. Je ne regarde pas les nouvelles, je préfère lire bien tranquillement. Après 23 heures, Ninie redescend. Elle est heureuse: son exposé-résumé de livre a été très écouté. Mais elle a hâte de dormir. Elle me racontera tout demain.

Mardi 21

Visite d'Yvette Sallet. Je n'ai pas revu Yvette depuis que j'ai quitté Bourg. Je ne l'aurais pas reconnue au premier coup d'oeil, mais j'ai bien retrouvé son regard dès qu'elle a été en pleine lumière. Sa carrière de professeur dans la branche technique a pris fin en même temps qu'elle perdait sa mère. Elle est donc seule, et libre! Sa vie d'enseignante fut mouvementée. Le ministère l'a déplacée souvent. Pour le moment, elle apprécie son indépendance.

Mercredi 23

Le quotidien nous apprend la mort de Marie-Thérèse Bollenot. Nous la savions alitée, en clinique depuis un mois. Marie-Thérèse refusait les visites: je ne l'ai donc pas revue, depuis sa dernière visite en février; elle m'apportait des fleurs pour célébrer mon anniversaire... et ces fleurs ont duré dans tout leur éclat, très longtemps. Marie-Thérèse était intégriste, comme on dit. Sa piété ardente l'entraînait dans de longues discussions avec Ninie. En fait, l'une et l'autre avançaient des arguments valables, mais en tiraient des conclusions différentes. Je décevais Marie-Thérèse en lui affirmant que malgré tout, je ne quitterai jamais Rome. Oui, je ne quitterai jamais Rome pour suivre l'armée des intégristes. L'une des infirmières qui veille chaque semaine à ma toilette me sollicite pourtant beaucoup à la suivre. « Je ne vous comprends pas, me répète t-elle, de rester dans une église hérétique, car le concile Vatican 2 est hérétique! ». Inutile de discuter: elle déforme le sens de certains mots de l'Évangile pour se justifier. Or, il y a quelques mois, l'archevêque de Lyon a ordonné trois prêtres selon l'ancien rite. Les journaux parisiens l'ont annoncé sans commenter, (les feuilles locales n'ont rien communiqué sur ce sujet). Très heureuse, voyant là une amorce de conciliation, j'ai écrit à l'archevêque ma joie et mon espérance devant ce premier pas. Il m'a répondu avoir reçu bien des lettres semblables à la mienne, mais aussi des lettres indignées, pleines de haine. Oui, de haine. J'ai dit à mon infirmière: «N'êtes vous pas heureuse du geste de l'archevêque de Lyon? » Non, répliqua t-elle d'un ton dur, furieux. J'y vois une mascarade. «Les prières liturgiques n'engendrent pas de mascarade dis-je doucement. Marie-Thérèse ne professait pas cette hargne. Ses arguments, ses justifications étaient réfléchies: Elle alléguait qu'on oubliait la louange, le respect dû à Dieu, que nous avons perdu le sens de l'adoration. En cela, Marie-Thérèse disait vrai.

Jeudi 24

Vosne entre en vendange. Une amie nous a dit que dimanche dernier elle avait vu des vendangeurs dans les vignes de Pommard, et de Chorey. Le beau temps accompagnait le travail. Vosne n'a pas cette chance. Ce jeudi est un jour de pluies intermittentes, et la météo prévoit que ce mauvais temps durera pendant toute la fin de la semaine. Nous n'avons pas de nouvelles de Vosne, et il vaut mieux ne pas téléphoner: là-bas, tout le monde est trop occupé.

Samedi 25

Ninie assiste aux funérailles de Marie-Thérèse qui ont lieu dans la chapelle des intégristes. Elle revient perplexe: cérémonie longue et sévère: tout l'office s'exprime en latin, et le rite des gestes liturgiques, les encensements sont scrupuleusement exécutés, avec lenteur et grande dignité. «Nous sommes en présence de Dieu qui est honoré». Dans tous les chants en latins, l'exécution était parfaite, (dont le Dies irae dans sa totalité). L'homélie(en français) sur l'espérance, est exprimée avec beaucoup de coeur et de vérité, pas de sentimentalité, mais

grande simplicité. Ninie regrette que l'office ne soit pas en français: il ne perdrait rien de sa solennité; l'on pourrait vraiment prier avec le prêtre. Ninie affirme que cette cérémonie, dont la beauté n'est plus en harmonie avec notre mentalité, avec nos moeurs. L'emploi du français serait bénéfique pour les fidèles. Quand obtiendra t-on d'une part plus de dignité chez nous, d'autre part moins de rigueur et d'entêtement chez eux?

Dimanche 26

Le temps s'améliore. Pas de pluie.

Lundi 27

Beau temps. Où en sont les vendanges?? Avec Ninie et Adélia, je descends au petit parc.

Mardi 28

Temps gris, mais pas de pluie! Ninie souffre beaucoup de son dos.

Mercredi 29

Fête de St Michel! Beau soleil. Mais il fait froid. Je ne sors pas.

Jeudi 30

Le temps continue de s'améliorer. Le déroulement des vendanges m'obsède. Nous n'avons aucune nouvelle; Nous ne voulons pas téléphoner, il es si agaçant d'entendre cette sonnerie quand le travail presse.